Vendredi 21 septembre 18 h 00 [GMT + 1]

NUMERO 233

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

▪ ***Lettre d'Ibérie*** ▪

▪ L'Europe finie et infinie ▪

Miquel Bassols

Peut-être l'avez-vous déjà remarqué : on vit de plus en plus dans la Zone Euro et de moins en moins en Europe. C'est un mode de vie un peu évanescent, qui risque à chaque instant de disparaître sous l'ombre d'un objet impossible à définir, accompagné quelquefois d'un affect mélancolique qui colore les déclarations de certains politiciens. **Mais qu'est-ce donc qu'être européen à part le fait de vivre dans une Zone Euro définie à partir d'une union monétaire, pour le moins fragile ?** Même le berceau de cette Europe — nous voulons

dire la Grèce — vit aujourd'hui sous la menace d'être chassée de l'Eurozone. Mais aussi l'Espagne, et l'Italie, et… Plus l'Eurozone cherche à s'affirmer, plus l'Europe se déchire ; son existence même s'en trouve ébranlée, signe qu'il aurait fallu inverser l'ordre des constructions et passer de l'union politique à l'union économique.

C'est alors l'euro-symptôme qui se répand dans tous les coins de son inexistence : il y a en effet l'Eurozone et l'Eurogroup, comme il y a, de façon indéniable, l'Eurocoupe et l'Eurobasket, ou l'Euromed, l'Eurodisney… et même l'Europsy.

En Espagne, par exemple, on a passé tout l'été dans l'attente de savoir où allait finalement loger le fameux projet, aussi pharaonique que discuté, nommé « EuroVegas », complexe d'hôtels et de casinos impulsé par le magnat américain Sheldon Adelson. Le projet verra finalement le jour près de Madrid, non sans devoir faire des entorses à quelques petites lois d'urbanisme et de santé publique de cette communauté autonome (par exemple, ce sera un espace « eurofumeur »). L'autre communauté en lice — la Catalogne bien sûr —, avait déjà sous le coude un autre projet à mettre dans la balance, conçu sur le modèle de celui, plus que redoutable, du magnat américain. Il vient d'être dévoilé. Ce sera la future "capitale européenne des loisirs », avec ses hôtels, ses casinos et, on peut le supposer aussi, avec ses petits écarts à la loi. Il aurait été un peu bizarre de nommer cet autre projet « EuroBarcelone », on l'a donc baptisé « Barcelona World », histoire d'augmenter un peu la mise. Son financier principal, Enrique Bañuelos, est le symbole le plus représentatif du « boom » immobilier en Espagne, et de la bulle qui a éclaté ces dernières années, laissant apparaître un trou impossible à cacher qui a mené à la misère d'une part importante de la population.

Si l'Eurozone était achevée cela aboutirait-il à une zone vidée de toute Europe possible ? Vidée de cette vieille Europe, kidnappée par les marchés et sans sauvetage imaginable à l'horizon ? Mais évoquer aujourd'hui « Le rapt de l'Europe » –en attendant qu'elle se sauve par elle même, n'est pas d'une aussi grande nouveauté qu'on pourrait le penser. C'est en effet dès sa naissance mythique qu'elle aurait déjà été kidnappée par Zeus travesti en taureau, comme le rappelle Luis de Góngora au commencement de ses « Solitudes » : *Era del año la estación florida / en que el mentido robador de Europa…* « C'était de l'année la saison fleurie / où le voleur contrefait [*masqué* mais aussi *menti*] d'Europe … » Ce voleur masqué, on croit le voir aujourd'hui incarné dans les « lois du marché », ce grand Autre auquel on recourt chaque fois que l'on veut justifier les décisions qui mènent au démantèlement programmé de l'État social, décisions tout à fait politiques, bien que prises de manière singulière par des sujets décisionnaires. Car le masque du voleur n'est justement qu'un masque, un semblant, qui fait consister le marché financier comme Autre de la loi qui

commanderait toutes les décisions politiques. Tout le monde reste alors dans l'attente de « la réaction des marchés ». Mais qui sont-ils « ces marchés » ? Tel que l'a indiqué le toujours intéressant Vicenç Navarro, expert en économie politique (dans le journal *Público* du 11 juin dernier) : le problème n'est pas de savoir qui sont « les marchés financiers » — comme le pensent la plupart des commentateurs de droite comme de gauche —, mais à qui profitent les options prises par les gouvernements, interventions qui conduisent d'une Europe sociale à une Europe néo-libérale, avec une classe minoritaire décidant contre les intérêts d'une grande majorité de la population. C**ette classe incarne en fait ce que la psychanalyse de Freud a découvert comme le principe du plaisir, principe régi par un surmoi gourmand qui se nourrit de la jouissance même à laquelle il demande au sujet de renoncer.** Et c'est justement ce qui fait son échec. Laisser la décision et l'acte politique à la merci de ce principe, au fantasme de la jouissance de l'Autre — celle qu'il y aurait s'il y en avait une autre que la jouissance phallique, comme disait Lacan —, c'est une façon de faire consister cet Autre toujours davantage.

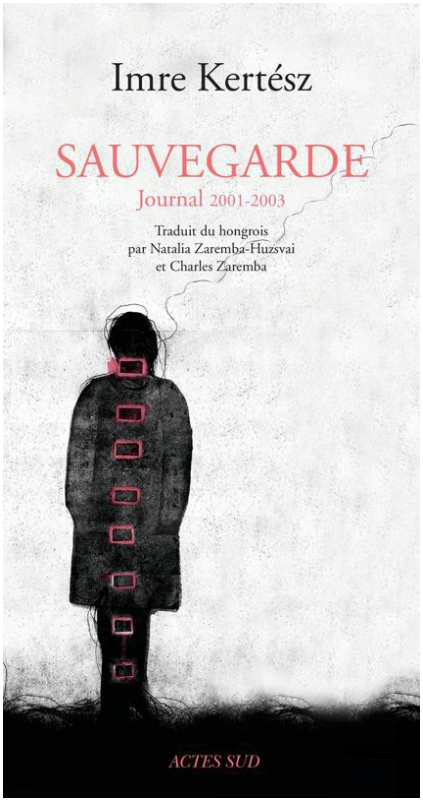
Dans cette conjoncture il vaut toujours mieux que l'Eurozone reste inachevée, de façon à laisser une place possible pour une Europe qu'on voudrait, comme le désir, infinie.

***

▪ La rose des livres ▪

▪ La voix de Kertész ▪

Nathalie Georges-Lambrichs



Une voix insiste, et c'est bien autre chose qu'un « ton ». Elle passe à travers les langues, se faisant à chacune par la traduction, car elle parle une « langue atonale », qui objecte, par sa seule présence, au « ton unique » ou dominant (Kertész I., « La langue exilée », *L'holocauste comme culture*, Actes-Sud, 2009, p. 217). C'est cette voix qui sourd du fond de l'exil et condense le reste de vie décanté dans le corps de « l'homme Kertész » par l'expérience de son éducation, qui se fait entendre dans son nouveau livre ; **et cet homme ne tient-il pas à nous dire que le désir de donner de la voix est, certes, chevillé à son corps, du fait qu'il rêve ?** « *30 mars 2001*. Cette nuit, un rêve, enfin – je n'en garde aucun souvenir, mais je me rappelle

l'avoir fait. Ca faisait longtemps. Il annonce peut-être le retour de la véritable créativité. » (*Sauvegarde*. p. 13) Quelle pudeur dans ce « peut-être » ! Le rêve est donc bien ce qui lui donne vie ; il est la source à laquelle il va pouvoir puiser pour « donner vie à son monde » (*Ibid*., p. 14). Il lui suffit de savoir qu'il a rêvé pour être sûr qu'il se trouve, là où *ich soll werden.* Tout le parcours de Freud et de Lacan se tient là, du *Sinn und Bedeutung* à « l'esp d'un laps ».

Un problème linguistique

Kertész a l'âge du *Malaise* de Freud ; il en a vécu le drame, ici réduit à sa logique sacrificielle : « Mon enfance a été marquée par une expérience particulière qui m'a beaucoup fait souffrir, que je ne comprends pas du tout et que je ne pouvais pas saisir, prendre sur le fait ou nommer. J'avais l'impression que je participais à un grand mensonge universel, mais que ce mensonge était en fait la vérité et que c'était de ma faute si j'y voyais un mensonge. Je ne pouvais pas savoir que cette expérience était de nature linguistique et qu'en réalité [...] tout m'incitait à me renier moi-même et récompensait ce reniement. [...] tout doucement j'étais amené à maturité pour être supprimé », écrivait-il (« La langue exilée », *op. cit*., p. 214).

Puisque nous habitons désormais « une langue qui a définitivement scellé l'exclusion propre à Auschwitz après Auschwitz », il s'agit bien, en effet, d'un « problème linguistique ». « Si étrange que ce soit, dit-il, j'appartiens à cette littérature écrite dans un mauvais allemand qui raconte l'extermination des juifs d'Europe », écrit-il et il poursuit : « la langue est aléatoire, mais en tout cas, elle ne saurait être maternelle. » (*Sauvegarde*, p. 46) La cinéaste Nurith Aviv a également exploré cet écart, cette déchirure, notamment dans *D'une langue à l'autre*, puis dans *Langue sacrée langue profane*. **Dans une psychanalyse, c'est aussi l'espace qui se déploie, entre la langue privée d'un *parlêtre*, au dégel de laquelle œuvre le transfert, et celle qui règne et sévit dans la société, plus mortifiée encore en son fond, lequel, au bout du compte, n'est autre que ces poches de résistance privée, qui s'ignorent jusqu'à ce qu'un événement les fasse crever, et l'aventure, alors, peut (re)commencer, à nouveaux frais.**

Kertész dégage d'un coup de balai salubre les trésors des littératures nationales, étouffants comme des secrets de famille (*Ibid*., p. 165). *Sauvegarde* commence en compagnie de Stendhal et de Flaubert, et une critique de *Théorie du roman* de Kundera. La littérature est aussi mondiale qu'Auschwitz, parce que « les valeurs nationales sont intransmissibles » (*ibid*.), et que – c'est sans doute la proposition la plus périlleuse du livre – « le plus important n'est pas ce qui a frappé les juifs, mais ce qui est arrivé aux valeurs européennes ». C'est cela qui fait que ce qui était *incompréhensible* avant Auschwitz est devenu *naturel* après (*Ibid*., p. 63-64).

C'est dans cet écart, donc, que l'écrivain, un et seul, est mis en demeure ; c'est là aussi que nous devons nous tenir pour l'entendre.

Le roman de la question juive

Sauvegarde est le livre qui accompagne l'écriture du roman avec lequel Kertész est aux prises. C'est en quelque sorte son poumon. Il nous y donne à entendre sa respiration, faite des variations, sinon des sautes que lui-même ne peut que subir ou épouser et traduire ; si cette respiration est de plus en plus imprévisible, si la dépression l'affecte, ou l'émotion, ou l'enthousiasme, elle a sa constance implicite, qui est de déjouer les règles de la tonalité ; car elle est la condition de survie de celui qui doit respirer pour pouvoir continuer à parler et écrire, non sans penser ce qu'il fait, à savoir écrire des romans. S'il est vrai, en effet, que « le roman est l'analyse de l'existence avec les moyens du roman », « l'analyse des questions de l'existence est devenue superflue ; ainsi le roman est superflu, et l'écrivain l'est encore plus. » (*Ibid*., p.15)

Ce qui donne à la voix de Kertész sa texture et son épaisseur, ce qui démontre combien ce superflu est nécessaire, comme disait Voltaire, c'est qu'il lui a été donné de concevoir, puis de mettre au monde, en quatre actes successifs, ce que je crois pouvoir nommer le roman d'Auschwitz, car il est le surgeon et la preuve de « la culture d'Auschwitz » – car tel est, pour Kertész, le nom de notre époque (*Ibid*., p.69). Il avait mis treize ans pour achever *Etre sans destin* ; il en fallu treize autres, pour mettre un point final à *Liquidation*. Entre les deux *Le Refus* prit place, puis *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. *Sauvegarde*, c'est la reprise du *Kaddish* et le pas au-delà – à l'instar du *Refus* dans lequel s'enchâssait un résidu datant d'avant le départ de l'écriture d'*Etre sans destin*. Ce sont aussi des germes ou des chutes qui, sans rien promettre, frémissent du désir de liquider encore un peu plus les restes qui demeurent et qu'il faut, sans trêve ni repos, toujours retraiter, avec des moyens dont l'écrivain, parce qu'il en est un, sait qu'il les possède, mais aussi qu'il n'en est, ni n'en a jamais été le maître, au point qu'écrivain, il pourrait l'avoir été – et telle est bien l'idée insupportable qui le fait s'atteler à son double pupitre rassemblé en un écran unique, puisque le voilà converti à l'ordinateur, du fait que son Parkinson ne lui permet plus d'écrire à la main. A l'ordinateur et ses sauvegardes, donc, il dédie *Sauvegarde*, fin d'un cycle, mais pas moins tête de cette nouvelle série.

Kertész continue à penser, peser, brasser les mots qui disent – et manquent – l'être, l'existence, la condition, la question juive. Il se demande, ainsi, si lui-même n'incarne

pas « le juif non juif » de Deutscher, « la variante européenne dépourvue d'attaches ». (*Ibid*., p.21) Il cherche à bien dire l'époque : « je dirais que l'ère de l'hédonisme est arrivée, si tant est que la pratique de l'hédonisme soit la pratique d'une société composée d'hommes et de femmes véritables. Mais où sont les hommes et les femmes ? » (*Ibid*., p. 71) Rivé à cette époque où se promeut la catastrophe de l'homme sans qualité et sans destin, il s'en déduit comme rejet. Entre hédonisme et cynisme, son « cerveau analytique », (*Ibid*. p. 70) constamment en alerte, cherche et vise toujours la poursuite du roman qui lui donne du fil à retordre ; tant il sait, comme il le dit du reste, qu'« il faut toujours sombrer définitivement dans le désespoir, parce que telle est la vraie voie » (*Ibid.* p. 39). « Il est bon d'appartenir à ceux qui n'ont aucune appartenance. Il est bon d'être mortel. » (*Ibid*. p.47) Cependant, son humour ne dévaste pas ; il bouscule, réveille et entretient le savoir de base qui fait bouillonner la question.

Passe de Kestész

Car être mortel ne résout pas la « question juive », qui ne cesse de se poser à Kertész, qui nous la répercute. Sensible à la montée de l'antisémitisme qui chemine à couvert de l'hostilité à l'Etat d'Israël, en Europe et spécialement en Hongrie, il décide d'émigrer et de s'installer à Berlin avec Magda. Il lit et relit Jean Améry, et en particulier « De l'impossibilité et de la nécessité d'être juif » (*Par-delà le crime et le châtiment*, Actes Sud, 1995). **Sans formuler la question dans les termes devenus familiers aux élèves de Lacan, Kertész n'ignore pas qu'en jugeant qu'il est de sa responsabilité d'assumer le poids du signifiant et celui de l'objet indicible concentré dans l'assemblage des quatre lettres fatidiques qui composent le mot *juif*, il se met à dos beaucoup de monde.** Pourtant, les hostilités auxquelles il est en bute, nombreuses et sérieuses, l'acculent pas, lui, au suicide ; il est plutôt joyeux, et parfois incisif. Mystère ? Il n'hésite pas, par exemple, à incarner la mauvaise conscience oublieuse du « juif de gauche » (*Ibid*., p. 152) avec des effets de boomerang qui ne le laissent pas indifférent, mais qu'il met au travail jusqu'à ce qu'ils le deviennent.

Certes, sa joie n'est pas permanente ; la dépression et l'angoisse le visitent souvent ; mais on dirait que son être-écrivain l'arrache aux conditions générales de l'être, et qu'il lui donne accès à un savoir qui n'a pas besoin d'être formulé pour opérer. **C'est comme si cet être-là ne s'opposait pas à l'Un, tel que Jacques-Alain Miller nous a rendu sensible et intelligible cette partition ontologique et métaphysique dans son Cours de 2011, mais comme s'il le supportait, et s'effaçait ou se fondait avec lui dans l'acte d'écrire.** Comme si

c'était lui qui scandait la temporalité logique de cette existence-là, d'exception. Comme Kertész l'écrit en effet, c'est « l'instant de l'écriture qui confère à l'œuvre sa crédibilité » (*Ibid*., p. 76) ; c'est pourquoi cet instant est toujours à renouveler, sous la menace du « cesse » de la maladie, de la vieillesse et de la mort, qui rendent tangible le fait qu'il n'y a que la vie au principe de nos existences. C'est un instant qui recèle une instance de désidentification radicale et de mise à l'épreuve de la seule capacité de concevoir un nouveau roman, de le porter et de l'accoucher. Alors, ce qui fait que Kertész supporte son corps, n'est-ce pas qu'il sait que son corps le supporte, et qu'il n'a que lui pour le supporter ? Il semble qu'au contraire, Jean Améry se soit perdu, au comble de la lucidité, dans cette impasse de l'être et de l'avoir, voulant croire qu'à un moment extrême, le sujet coïncide avec son corps, qu'il l'est pour lui-même, comme pour son bourreau (*op. cit*. p. 191-192).

Assimiler Freud

A plusieurs reprises, Kertész nous dépeint le regard qu'il porte sur lui-même. Cet autoportrait évoque celui que brossa Freud quand il entraperçut un vieillard à la mine revêche dans son compartiment de chemin de fer et mit un laps à reconnaître que ce visage était le sien, dans un miroir. Si Kertész a assimilé quelque chose ou quelqu'un, c'est bien son Freud, au sens où on lit Freud, on le dévore, même. Il l'a dévoré, sans plus le lire, du reste, tant que cela, à ce qu'il nous a dit à Daniela Fernandez et moi-même quand il nous reçut à Berlin il y a deux ans. Je me risquerais à dire pourtant que son Freud qui veille en lui est peut-être ce qui le rend inassimilable, pour encore quelque temps au moins, et aussi ce qui explique qu'il ne craigne rien tant que de l'être, assimilé, et que son œuvre ne soit, soudain, gelée et verrouillée.

Quoi de plus freudien que son humour ? « Tout le monde a raison. Sauf que certaines vérités sont grandes et édifiantes, tandis que d'autres sont minuscules, décourageantes, provinciales, dirait-on. Qui représente ces dernières doit renoncer au grand style. Mais pour rester efficace en ayant renoncé au grand style, il faut du grand style. Et si on fait appel au grand style, la vérité change aussi, elle devient grande. Voilà, on ne peut pas sortir de la langue ; la *réalité* est toujours autre, bien sûr. » (*Ibid*., p. 152-53) **Quoi de plus freudien, encore, que cette déclaration, véritable commandement éthique ancré dans la *Ichspaltung*** : « Je ne veux pas de solution, je ne veux pas combler la fosse commune qui bée entre le monde et moi » (*Ibid*., p. 59) ? **Et quoi de plus freudien, enfin, que cet aphorisme** : « Dans les relations humaines, le tact est le maximum qu'on puisse atteindre. Vous me demanderez : et l'affection ? Oui, mais il faut la pratiquer avec tact. » (*Ibid*., p. 33)

Ce Freud, c'est « le nôtre », celui dont Lacan a repris la question de savoir ce qu'une femme veut. Avec Kertész et en lui, la question perdure, pour la simple raison qu'il ne cesse pas d'y répondre, qu'il y a mis son va-tout, et qu'il est là, chuchotant à l'oreille de chacune : est-ce ce monde-là qui t'enchante ? quelle part y prends-tu, secrètement ? dis-moi qui est ton homme, car celui de vous toutes, je ne saurais l'être …

Imre Kertész *Sauvegarde*, Paris, Actes-Sud, septembre 2012, 224 p., 19,80 €

***

▪ Dans *Elle* de cette semaine ▪

▪La Révolution est d'abord intérieure ▪

Extrait de l'interview de Julia Kristeva

...La psychanalyse n'est pas, comme on le croit, une méthode qui permet de mieux « s'adapter » à la société. Au contraire. Elle est un moyen de réévaluer son passé pour affirmer sa singularité dans ce qu'elle a de plus original, révélateur et en ce sens révolutionnaire. **Freud est un des esprits les plus incisifs, les plus révoltés de son temps**, rien à voir avec le fondateur d'une nouvelle religion qu'on l'accuse d'être. Cela ne se fait pas dans son coin. Au fil de l'analyse, la renaissance du patient se traduit toujours par les nouveaux liens qu'il arrive à créer avec autrui. Là est la révolte possible. Elle n'est pas immédiatement politique, mais contribue à une mutation éthique de longue et profonde haleine. Ainsi, l'œuvre encore invisible de cette psychanalyse syrienne, **Rafah Nached** que j'ai défendue avec d'autres psychanalystes français, car elle fut emprisonnée pour avoir mené des psychothérapies contre la peur. Essayant de pratiquer la psychanalyse dans un pays où l'on ne peut dire ni « non » ni «je», écrit-elle, cette femme a entrepris de traduire Freud en arabe en changeant la rhétorique habituelle qui, dans cette langue, exprime la sexualité en termes sacrificiels, par une rhétorique amoureuse empruntée au grand poète musulman Mansour al-Hallaj (IXe siècle) !

Une vraie révolte, telle que je l'entends, qui remonte aux sources traditionnelles et réconcilie la modernité la plus exigeante avec la diversité culturelle...

Paru dans Elle du 21 septembre 2012

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr
conseiller jacques-alain miller
coordination anne poumellec annedg@wanadoo.fr
comité de lecture pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani
édition philippe benichou, cécile favreau, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols
▪traductions chantal bonneau (espagnol) maria do carmo dias batista (lacan quotidien au brésil)
▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou
▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura
▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing
▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : ***manuelles*** **dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10** •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •